



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
Hors numéro – avril 2018

COMPTE RENDU

Maurice PERGNIER, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* Paris, Les Belles Lettres, 2017, coll. « Traductologiques », 393 p. ISBN 978-2-251-44672-1, 35 €

par Christian LAGARDE

Cet ouvrage, qui est issu de la thèse d'État soutenue en 1976 par Maurice Pergnier, et qui en est aujourd'hui à sa troisième configuration, mérite bien le qualificatif laudatif de « classique ». Entre sa deuxième version « remaniée », parue en 1993 aux Presses universitaires de Lille, et celle des Belles Lettres, « nouvelle édition revue et augmentée », s'est écoulé presque un quart de siècle, le temps que la *traductologie* s'installe à part entière dans le paysage épistémologique et que la *sociolinguistique* en fasse de même, perdant enfin le trait d'union marqueur du composite qui affectait l'édition nordiste. « Classique » signifie en partie conservateur, et l'auteur, qui fut en son temps innovateur, persiste et signe sans ambiguïté dans sa 'Préface à la troisième édition' : « Écrivant ce livre aujourd'hui, l'auteur l'aurait-il conçu tel qu'il est ? Probablement non. [...] Y a-t-il, dans ce traité, quoi que ce soit que l'auteur reniât ? Nullement. Rien, d'autre part, dans les publications récentes sur le sujet, qui vînt en démentir ou contredire fondamentalement la démarche » (p. 15). En effet, l'économie de l'ouvrage actuel, apparemment, corrobore cette continuité, mis à part l'émergence d'un chapitre IX intitulé « Langue/parole ou code/message ? » (pp. 275-297). Et pourtant, entre la première édition, en 1978, « reproduction *offset* d[u] dactylogramme » de soutenance, reproduite « à l'identique en 1980 » et celle de 1993 (pp. 9-10), était intervenu – nous précise Maurice Pergnier – un changement de perspective : « L'édition originale ciblait la question de ce que la théorie linguistique apporte à la problématique de la traduction, tandis que celle de 1993 était, à l'inverse, plus axée sur le questionnement de la théorie linguistique à la lumière de la théorie de la traduction » (p. 11). Or « les sections de l'édition originale supprimées [...] l'avaient été plus à tort qu'à raison et [...] elles étaient utiles à la réflexion d'autres chercheurs [si bien] qu'elles devaient retrouver leur place dans cette édition » (p. 11).

Concernant la bibliographie, on observe là aussi peu d'évolutions, n'était-ce, outre les ouvrages de 1986 et 1989 de l'auteur et deux de ses articles récents (1999 et 2004), la mention de l'ouvrage de Chevalier et Delport (1995), l'essentiel de la production de Ladmiral (4 articles et *Traduire : théorèmes pour la traduction*, dont l'absence [1^{ère} éd., 1979] ne laissait pas de surprendre, tout comme celle de *Les belles infidèles* de Mounin [1^{ère} éd. 1955]), l'ouvrage de Lederer sur la traduction simultanée (1981), et ceux de Pike et Prieto, édités en 1967 et 1966. L'*aggiornamento* est donc limité, eu égard à l'abondance des publications récentes, tant en matière (socio)linguistique que traductologique – les cheminements ayant majoritairement pris, il est vrai, d'autres voies que celle marquée par Pergnier.

Son apport n'en demeure pas moins, en effet, considérable, au regard des préoccupations scientifiques de son temps, soumises aux théories structuralistes qui, si elles ont permis – suivant en cela Saussure – de « décoller » le regard un peu myope de ce que nous appellerions aujourd'hui 'faits de langue', ou plus canoniquement, des « réalisations », pour embrasser les systématismes et les universaux, n'en ont pas moins éloigné la recherche du terrain, du locuteur observable plutôt que de celui « idéal » – approche qui nous renvoie précisément aux mêmes années 1970 où le générativisme atteindra son aporie. Et l'on peut à bon droit considérer *Les Fondements socio-linguistiques de la traduction* comme un tournant épistémologique, en ce que, tout en restant dans le droit fil de la réflexion proprement linguistique, à travers la particule préfixale 'socio', il vise un rapprochement vers la culture, ou plus précisément, les conditionnements socioculturels qui se manifestent avec d'autant plus d'acuité dans l'acte traductif qu'il met en contact non seulement deux univers linguistiques mais également deux univers culturels.

L'ouvrage est à la fois dense du point de vue théorique, et pédagogique, parce que jalonné d'exemples concrets, raison pour laquelle il n'est pas dans mon propos d'en rendre compte de façon exhaustive. Ce sont essentiellement les chapitres VII, « Point de vue linguistique et point de vue sociolinguistique », et VIII, « De l'idiome comme concept sociolinguistique », qui nous intéressent au premier chef, en tant que sociolinguistes, et plus précisément encore dès lors que la sociolinguistique vient à se confronter à l'approche traductologique. L'innovation principale de Maurice Pergnier, à cet égard, me paraît résider dans la notion d'« idiome », dont il faut reconnaître qu'elle n'a guère prospéré.

La traduction est certes l'exercice par lequel deux « langues [sont mises] en contact » (chap. IV). Mais plus précisément, l'auteur fait observer que « le message soumis à la traduction n'[a] pas d'existence en soi, mais seulement par son énonciation » (p. 85) : à se limiter à une transposition de langue à langue, on n'en viendrait qu'à reprendre l'antienne de l'intraduisibilité, illustrée par Mounin, dont on ne peut s'extraire qu'au moyen de la notion d'équivalence mise en exergue par Seleskovitch. C'est à « la distinction introduite par Coseriu entre le "système" et la "norme" » – le système étant « une virtualité générative des formes dont seule une partie est réalisée dans ce qu'il appelle la norme, c'est-à-dire la langue effectivement avérée dans les actes de parole d'une communauté linguistique utilisant ce système » (p. 226) – que Pergnier se réfère pour élaborer son « idiome ». Celui-ci n'est autre que « la langue réalisée dans les actes de parole, attestée comme ensemble des signes utilisés par une communauté linguistique donnée et ayant une existence historique » (p. 232).

Voilà qui est posé : Maurice Pergnier manie, avec grande rigueur, son propre langage. Ainsi, au vu des références bibliographiques, même relativement actualisées, il ne semble pas que la lexie « actes de parole » renvoie à l'approche pragmatique en tant que telle, mais la dimension d'intentionnalité discursive qui la caractérise est bel et bien reprise, dans l'optique traductive, à travers le « vouloir-dire » (p. 353). De même, il est bien souligné que cette « parole » n'est pas tant produite de manière individuelle, et partant 'originale', mais 'socialisée', ce qui ne manque pas de nous renvoyer à l'ambiguïté maîtresse du *Cours de linguistique générale* au sujet de la langue, « sociale dans son essence et indépendante de

l'individu ». Pour notre auteur, l'« idiome » n'est pas le système, à savoir « un *avant* de la communication » (p. 353), mais bien sa mise en œuvre, sachant que « l'idiomatization n'est pas le fait de quelques “locutions” ou “expressions”, mais qu'elle est le fait de la langue dans sa totalité » (p. 230).

En réalité, la notion d'idiome mise en avant par Maurice Pergnier, se révèle particulièrement habile parce que, dans la perspective qui est la sienne de rapprochement de la (socio)linguistique et d'une traductologie qui ne dit pas encore son nom, elle joue, pour ainsi dire, sur les deux tableaux : celui de la/des langue(s), à la fois 'en société' et en discours (énonciatif) – nous venons de le voir –, et celui de l'acte traductif, que Pergnier pose très opportunément en terme de « communication », tout comme l'est, fondamentalement, le discours. Les très suggestives « Conclusions et perspectives » (pp. 353-360) sont là pour fournir au lecteur des pistes de réflexion fort utile, dont voici quelques exemples. En premier lieu, avec « mon destinataire ne comprendra mon vouloir-dire qu'en fonction de sa propre mémoire linguistique, de son acquis préalable qui constitue son idiolecte » (p. 353) ; or, « Toute communication par le langage [...] se sert de cette sédimentation [...] en en prenant le contre-pied, en la niant dans le moment même où elle s'en nourrit » (p. 354) ; car, « la traduction, qui agit sur le singulier de la parole [...], nécessite à chaque fois une part de création » (p. 355) ; d'où il découle, en rapport avec la traduction automatique, cette remarque : « la traduction ne repose pas, pour sa part, sur les opérations de décodage et de recodage [...] à base de mémoire » (p. 356). On s'en voudrait enfin de ne pas citer cette sorte de 'bouquet final' que constitue (p. 360) la belle phrase : « Ce n'est pas parce que les univers linguistiques sont différents et opaques les uns aux autres qu'on peut ou ne peut pas traduire : c'est, au contraire, parce qu'on traduit que les univers linguistiques deviennent plus transparents les uns aux autres et que les concepts peuvent s'universaliser et se communiquer ».

Les Fondements sociolinguistiques de la traduction, dans la troisième version qui en est présentée aujourd'hui, apparaît parfois un peu désuet, parce qu'il n'intègre guère l'abondante bibliographie linguistique, sociolinguistique et traductologique de ces trois dernières décennies (Séleskovitch, par exemple, est ici pionnière), mais Maurice Pergnier y pose sans conteste les questions de fond, et surtout s'inscrit de manière rigoureuse, volontariste et convaincante, malgré la date, dans le courant dans lequel nous baignons fructueusement depuis lors : celui d'une inter- et même trans-disciplinarité féconde, dont il démontre ici avoir été l'un des défricheurs. Nous avons donc sans conteste affaire à un ouvrage à lire ou à relire.